



Gérard Cartier

Vide à louer

Des heures froides de Marcel Migozzi
(*L'Amourier*, 2014)

On meurt beaucoup ces temps-ci. Dans la vie (une épreuve qui vous change durablement en vous envahissant d'images muettes qui, pas plus que celles de l'amour, ne peuvent véritablement être transmises : couloirs d'hôpitaux, visages cireux, fines tuyauteries qui insufflent des gaz, injectent des fluides incolores et recueillent des humeurs colorées, réglées par des appareils dont on perçoit le très léger battement, ou rien qu'une faible lueur, comme au fond d'une église, et qui disent « *Je vis toujours* » – jusqu'à ce que le silence se fasse), dans la vie et dans les livres – plus troublants, sans doute, de ce qu'on y apporte de sa propre expérience.

Les plus grand livres des poètes sont souvent des livres de deuil ; qu'on pense à *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* ou à *Quelque chose noir*. « *C'est en dernier ressort la sincérité de cette quête qui fonde la valeur de l'œuvre* » écrit Jean-Claude Villain dans l'après-lire au récent recueil de Marcel Migozzi. Sincérité, certes, mais elle ne suffit pas ; elle n'est même pas nécessaire à la qualité d'une œuvre – tant d'œuvres magnifiques qui sont de parfaites fictions (encore, me dira-t-on, faudrait-il distinguer sincérité et vérité). Il y a autre chose, dans celle-ci : la force d'évidence née d'une écriture épousant son objet.

Des heures froides, placé sous un bel exergue de Pascal Quignard (« *Ce qui s'est perdu éperdument rayonne* »), est dédié à plusieurs de ces *Perdus* – parents de l'auteur, ami – qui continuent à irradier dans la mémoire. Le livre nous confronte d'emblée à la dernière station, celle qui rassemble les proches du disparu devant « *La terre sans tapage où les douleurs / N'en font plus qu'une* », avant de remonter le temps.

Le corps a été perdu.
Un tas de terre, on reste là.
On a poussé la porte basse.
L'heure est froide si près du lit
Et l'oreiller devient immensément présent.
L'armoire accompagnée de planches.
Autres poussières : les démarches
Avec les fleurs. Et le reste
Découronné.
En souvenir du perdu.

Marcel Migozzi dit la perte avec une grande retenue. Exemple, de ce point de vue, est la première section du recueil, qui manifeste l'absence sans montrer l'absent, en creux, comme ces taches claires laissées sur le papier peint après qu'on a vidé son appartement, en s'attachant aux objets qui l'ont accompagné (le « *vrac des visages* » sur les photos, des médailles, un chausse-pied, etc.), désormais privés de sens, et à l'endroit où il a vécu, qui n'est plus rien – *VIDE À LOUER*.

Des mots nus mais parfois éprouvants. Telles les pages où Marcel Migozzi entre dans l'intimité de la maladie, montrant ce que deviennent les êtres qu'on aime, les infirmités, la déchéance physique, le squelette qui transparait sous la peau (« *Les lèvres ont déjà abandonné le visage* »), nous jetant dans la réalité de l'hôpital avec son ingrat fournement de tuyaux et de compresses de coton – et la longue attente de la mort, que préfigure la fumée qui parfois s'y élève : « *on brûle de vieux cotons humains / Déjà séparés des chairs* ».

Le soir revient dans cette chambre
Aux plafonds inhabités
Par les ombres que l'enfance transformait
En visages nuages.

Des reflets de tuyaux
Ne cessent de reluire.
Le froid s'est immobilisé au lit.
Un bloc calcaire entre les draps.

Présence crânienne, déjà.

Sans que la forme s'impose, les différentes sections du livre, chacune dédiée à l'un des proches de l'auteur, sont discrètement gouvernées par des nombres qui mesurent les poèmes et ordonnent les ensembles (10 dizains, 8 huitains en distiques, des neuvains). La langue, on l'a vu, restitue ces *heures froides* avec une grande économie de moyens : un lexique sobre et précis, une grammaire sèche, une prosodie qui ménage ses effets. Une langue concise, presque blanche, qui, plus qu'un excès d'images, rend sensible la douleur et l'inéluctable. Oui, dans cette manière claire, l'évidence d'une écriture épousant son objet.